

NUMERO 528

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Chers lecteurs, [Lacan Quotidien](http://www.lacanquotidien.fr) vous souhaite un très bon été et vous retrouvera à la rentrée. L'époque invite à mieux formuler ce que l'état de notre monde suscite en chacun de nous afin d'avancer dans l'approche d'un réel qui nous interroge sur l'humanité. Vous aurez sans doute matière, par vos rencontres, voyages, lectures, à partager vos réflexions sur la gravité du temps, mais aussi sur sa créativité, sa possible légèreté. De même les thèmes de la rentrée du Champ freudien – « Faire couple dans l'inconscient », « Le corps parlant, sur l'inconscient au XXI^e siècle » - pourront également vous inciter à nous adresser, durant ce temps qui n'est qu'un suspens, des textes vifs, courts, dont la pointe analytique acérée fait la marque de [LQ](http://www.lacanquotidien.fr).

PIPOL 7 / « Victime ! »

Jouissance et radicalisation*

par **Éric Laurent**

Nous pouvons être en accord avec Fehti Benslama lorsqu'il situe la place du discours de la psychanalyse face aux phénomènes réels de radicalisation (1). Il souligne d'emblée l'échec des discours de la psychologie et de la sociologie pour arriver à qualifier ces phénomènes. Du point de vue de la psychologie, les auteurs ne peuvent que constater la très grande hétérogénéité des sujets qui en sont frappés, que ce soit en terme de pathologies, lorsqu'elle peuvent être isolées, en terme de caractères ou en terme de « profils », comme s'expriment ces auteurs. Du point de vue de la sociologie, on rencontre les mêmes difficultés. Ces sujets peuvent provenir de classes aisées ou pauvres, être diplômés et quelquefois très diplômés, ou pas du tout. Ils peuvent avoir des carrières préalables de petits, moyens ou grands délinquants ou être « inconnus des services de police ». La psychanalyse est bien ce qui aborde un réel, au-delà du point où les discours établis n'arrivent pas à situer le lieu des phénomènes. Nous l'abordons comme un point où se noue la problématique de la religion comme machine à faire sens, mais en sachant qu'elle a

dans son cœur un point de non-sens, de hors-sens. Devant ces phénomènes d'autosacrifice, nous saisissons le paradoxe porté à son incandescence. Les discours établis faiblissent, pâlisent, n'arrivent rien à saisir – quels que soient leurs efforts d'évaluation qui peuvent aller jusqu'au ridicule – dans les profils bizarres et contradictoires qui sont proposés.

Le second point sur lequel nous pourrions échanger est de savoir ce que veut dire cette belle et terrible expression utilisée par ces jeunes : « venger ma vie ». Cette expression présente, en une première intention, une équivalence entre « venger sa vie » et « donner du sens à sa vie ». Fethi Benslama dit justement que ces jeunes n'arrivent pas à qualifier par les discours établis ce qui se passe exactement dans leur vie, mais lorsqu'on a l'occasion de parler avec des garçons ou des filles sur cette voie, c'est le sentiment d'une impasse, d'un vide que nous trouvons. En effet, *venger sa vie*, c'est aussi redonner du sens. Ce *donner du sens* est au cœur du dispositif religieux, « Le réel, pour peu que la science y mette du sien, va s'étendre, et la religion aura là beaucoup plus de raisons encore d'apaiser les cœurs. La science, c'est du nouveau, et elle introduira des tas de choses bouleversantes dans la vie de chacun. Or, la religion, surtout la vraie, a des ressources que l'on ne peut même pas soupçonner. Il n'y a qu'à voir pour l'instant comme elle grouille. C'est absolument fabuleux. Ils y ont mis le temps mais ils ont tout d'un coup compris quelle était leur chance avec la science. Il va falloir qu'à tous ces bouleversements que la science va introduire, ils donnent un sens. Et ça, pour le sens, ils en connaissent un bout. Ils sont capables de donner un sens vraiment à n'importe quoi » (2). C'est ce que montrait très bien Miquel Bassols en ouverture de la matinée des plénières du congrès Pipol 7 (3).



Fethi Benslama reprend l'ironie de Canguilhem sur les usages que l'on peut faire de la discipline psychologique. En sortant de la faculté de Droit, où s'enseignait à l'époque la psychologie, on peut monter la Montagne Sainte-Genève et arriver au Panthéon, ce qui fait réfléchir aux destins d'exception, dont la discipline devrait plutôt rendre compte, ou bien on descend vers la Préfecture de police et son souci de classer, d'homogénéiser, de profiler les « populations ». Il note que ces jeunes gens défient les profils pour venger un « Idéal blessé » ; ils retournent vers un idéal en voulant devenir un martyr. S'agit-il d'un retour à l'idéal, d'une voie vers l'idéal, vers le Panthéon, ou bien est-ce une voie vers une jouissance nouvelle, qui défie les qualifications par la Préfecture de police ? La jouissance de celui qui s'autodétruit – et F. Benslama cite des textes très parlants de jeunes qui se sacrifient : « Mes frères, je me suis juré de ne me présenter devant Dieu et mon maître l'imam Hussein qu'en morceaux, découpé, sans tête et sans mains, pour posséder un mérite réel devant le roi des puissants et devant l'imam Hussein et ses compagnons qui ont sacrifié leur vie pour lui » (4). Il y a là une jouissance

spéciale qui permet au sujet de rejoindre alors le nouveau monde dans lequel nous nous trouvons, un monde dans lequel l'idéal du moi pâlit, comme dit Lacan, devant la montée au zénith de l'objet *a*, de la jouissance. Le dispositif dans lequel les sujets radicalisés se déplacent est au fond un monde où ce n'est pas tellement l'idéal qui est là, mais dans lequel il s'agit de trouver un chemin dans un conglomérat national-théo-scientiste, où les déclarations théologiques passent par youtube, où des mises en scène d'une horreur hollywoodienne fondent la loi inflexible, sous le vieux nom de Califat, d'un État à venir. Nous avons plutôt affaire à une altération particulière des idéaux qui ne tiendrait que par un *pousse-au-jouir*, un pousse au jouir d'une façon nouvelle, qui donne un référent nouveau au vieux nom de *martyr*. Le sens dont il est question à ce moment-là passe par la production d'un objet irrésorbable dans le dispositif de la civilisation que nous connaissons, par cette jouissance nouvelle.

J'ai trouvé très importante la notation de Rachid Benzine, dans son abord de la « laïcité facile » selon laquelle nous ne savons plus maintenant ce que c'est que l'effort d'être athée. La position laïque se présente dans le discours européen comme une position « par défaut », comme le disent les économistes comportementalistes, comme un déficit. Les débats sur la laïcité sont en un sens un masque posé sur l'absence de débats sur la possibilité de l'athéisme. Cela pourrait nous suggérer d'aller à l'encontre des efforts de notre ami Régis Debray qui, depuis des années – plus de vingt ans – veut introduire « l'enseignement du fait religieux » à l'école. Il faudrait plutôt y réintroduire l'enseignement de ce que c'est d'être athée. Il faudrait procéder par les exemples des grandes figures de l'athéisme, pour nous approcher de ce que ça a été à un moment donné. Nous n'en avons plus la moindre idée. Réintroduire cet enseignement – ou l'introduire – rendra service aux élèves des écoles, de la même façon que, dans la littérature, on enseigne, grâce à Dieu, Verlaine et Rimbaud, c'est-à-dire des paroles de fous, de délirants, d'homosexuels, de drogués tirant des coups de feu passionnels, dont les textes magnifiques ont donné des points d'accrochage à la jeunesse perdue, leur donnant des mots pour nommer les expériences innommables qu'ils pouvaient traverser.



J'ai aussi trouvé très important l'accent mis par Rachid Benzine sur la façon dont le sujet religieux ne vit pas seulement le texte, il vit dans un temps particulier. L'opérateur qui « donne sens » n'est pas seulement la vérité, c'est aussi le temps. Si nous reprenons la distinction de *Sein und Zeit*, nous vivons non seulement dans la dimension de l'Être, mais dans celle du temps, et ce dernier est déterminant dans notre rapport au réel. Il nous faut en effet penser : qu'est-ce qui fait que la temporalité dans le discours de l'Islam ramène à l'origine et que les mouvements de radicalisation ont toujours inclus dans leurs différentes variantes la

temporalité du retour à l'origine ? C'est un point que Fehti Benslama souligne plusieurs fois dans son livre et qu'un auteur comme Bernard Lewis n'a pas manqué non plus de mettre en valeur : « Confrontés à une crise majeure dans leur histoire, les Ottomans formulèrent la question autrement : "En quoi nous sommes-nous trompés ?" Commencé au lendemain même de la signature du traité de Karlowitz, le débat revêtit un nouveau caractère d'urgence après Küçük Kaynarca et, en un sens, se poursuit encore aujourd'hui. [...] Pour la plupart d'entre eux, la source de tous ces maux tenait au fait qu'on s'était écarté des bonnes vieilles traditions, musulmanes et ottomanes, auxquelles il s'agissait maintenant de revenir. Ce type de diagnostic et de remède est encore largement répandu au Moyen-Orient. » (5). C'est pourquoi je trouve particulièrement précieux le judo avec ce mouvement du retour qu'opère Rachid Benzine lorsqu'il se livre à une exégèse anthropo-existentielle qui veut faire résonner chaque terme de la langue du Livre dans toutes les harmoniques dont disposaient ceux qui en étaient les destinataires. Il déjoue ainsi toutes les interprétations simplistes et les nombreuses confrontations amis/ennemis du Coran sont à chaque fois renvoyées aux subtilités de la politique des sociétés bédouines-tribales et aux métaphores de leur poésie que savait faire résonner la langue du Prophète.



En ce sens, le temps juif, qui est centré sur le messianisme, le temps chrétien, qui est centré sur l'attente de la fin des temps, mais différée, et le temps musulman, ont des façons très différentes d'être plongés dans l'Être. Nous ne pouvons nous contenter d'évoquer un « rapport au texte, au livre, à l'écrit » qui serait commun. Cette dimension du commun doit être spécifiée par un rapport distinct au temps.

Cette dimension spécifique du temps, du retour à l'origine, est sans doute à mettre en rapport et à distinguer des effets spécifiques de la radicalité du Un de l'Islam. C'est ce que Claude Lévi-Strauss, à la suite de l'expérience de la partition entre l'Inde et le Pakistan, et le choix d'un État fondé sur une appartenance religieuse, décrivait comme l'angoisse du Un engendrée par l'Islam des radicaux. « Le Prophète les a placés dans une situation de crise permanente, qui résulte de la contradiction entre la portée universelle de la révélation et l'admission de la pluralité des fois religieuses. Il y a là une situation "paradoxale" au sens pavlovien, génératrice d'anxiété, d'une part, et de complaisance en soi-même, de l'autre, puisqu'on se croit capable, grâce à l'Islam, de surmonter un pareil conflit. » (6) Il notait le rapport entre cette angoisse propre aux contradictions de l'unité de l'Oumma et l'action toujours au présent, urgente, qu'elle implique, puisque radicale. « Ces anxieux sont aussi des hommes d'action ; pris entre des sentiments incompatibles, ils compensent l'infériorité qu'ils ressentent par des formes traditionnelles de sublimation qu'on associe depuis toujours à l'âme arabe : jalousie, fierté, héroïsme. Mais cette volonté d'être entre soi, cet esprit de clocher allié à

un déracinement chronique (l'Urdu est une langue bien nommée "du campement"), qui sont à l'origine de la formation du Pakistan, s'expliquent très imparfaitement par une communauté de foi religieuse et par une tradition historique. C'est un fait social actuel, et qui doit être interprété comme tel. » (7)

Le « fait social actuel » dont il était question en 1955 est bien différent de ce dont il s'agit aujourd'hui dans la radicalité, mais dans le rapport entre radicalité et jouissance, on retrouve ce « *double bind* » si difficile à dénouer qu'apercevait Lévi-Strauss du point de vue des radicaux pakistanais, « une méthode pour développer dans l'esprit des croyants des conflits insurmontables, quitte à les sauver par la suite en leur proposant des solutions d'une très grande (mais trop grande) simplicité » (8). Jouissance radicale et paradoxale du Un.

* *Ce texte prolonge l'article « "L'inconscient, c'est la politique", aujourd'hui » (Lacan Quotidien n° 518, 23 juin 2015) et poursuit les développements qu'Éric Laurent y apportait à partir de "l'événement de corps" dans l'Oumma, tel que Jacques-Alain Miller l'a introduit dans « La « Common Decency » de l'Oumma » (Lacan Quotidien n° 474, 7 février 2015).*

1 : Fethi Benslama et Rachid Benzine étaient les invités de la table animée par Marie-Hélène Brousse, Antonio Di Ciaccia et Éric Laurent, sur le thème « Radicalisation », organisée en plénière lors du congrès de l'EuroFédération PIPOL 7, à Bruxelles, le 5 juillet 2015.

2 : J. Lacan, *Le Triomphe de la religion*, Paris, Seuil, coll. Paradoxes de Lacan, 2005, p. 79-80.

3 : Cf. extraits de l'intervention de Miquel Bassols, « La technique, la religion et leurs victimes », [Lacan Quotidien n° 525](#), 8 juillet 2015 ; [texte intégral à paraître dans Mental](#).

4 : Benslama F., *La Guerre des subjectivités en Islam*, Paris, Lignes, 2014, p. 75.

5 : Lewis B., *Que s'est-il passé ? L'Islam, l'Occident et la modernité*, trad. Jacqueline Carnaud, Paris, Gallimard, coll. Le débat, 2002, p. 36-37.

6 : Lévi-Strauss Cl., *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955, p. 481.

7 : *Ibid.*, p. 484.

8 : *Ibid.*, p. 482.

Victimes sacrificielles

par Réginald Blanchet

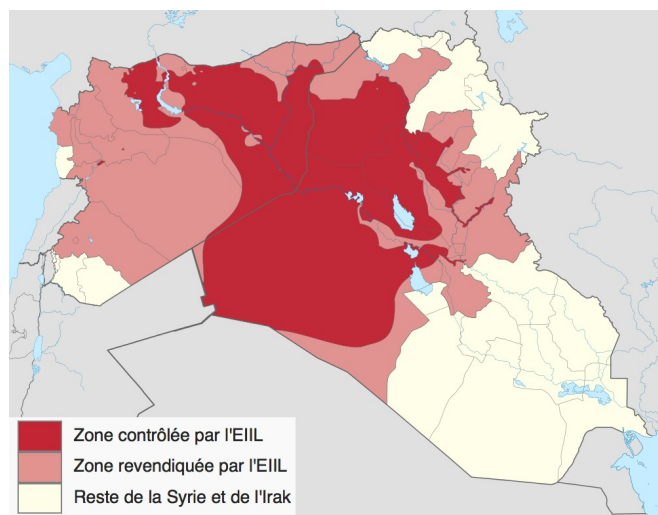
« Il n'y a que les martyrs pour être sans pitié ni crainte. Croyez-moi, le jour du triomphe des martyrs, c'est l'incendie universel. »

Jacques Lacan, L'éthique de la psychanalyse.

Phénomène ultra-minoritaire en Occident et dans les sociétés islamiques elles-mêmes, ainsi que le relève Farhad Khosrokhavar, le djihadisme n'en exerce pas moins une force d'attraction étonnante. « De presque partout – Europe, Moyen-Orient, Afrique du Nord, États-Unis, Pakistan – des jeunes viennent lutter contre le régime impie des alaouites en Syrie (on estime leur nombre à environ 10 000, dont quelques centaines de chaque pays européen et un millier de Tunisiens...). Ils ont accepté d'aller lutter contre le *taqut* (l'idolâtrie mondiale incarnée par des régimes complices de l'Occident) et de mourir pour la cause sacrée de l'islam. » (1) En son

centre, la violence extrême mise au service de la « guerre sainte ». Tel est le mot d'ordre de ce totalitarisme religieux dont le projet est d'établir une société soumise totalement à Dieu : Tout régime politique, toute doctrine qui fonde la légitimité dans le peuple relève de l'idolâtrie et du blasphème ; Le nom de cette idolâtrie, c'est la démocratie, et son lieu, l'Occident ; L'une et l'autre sont à combattre et à anéantir. L'institution du califat et son extension territoriale, c'est la stratégie mise en œuvre par l'État islamique (Daech) afin d'établir la société islamiste. La violence ultra, la guerre et la tuerie, mais désormais aussi l'administration des populations placées sous le contrôle de l'organisation djihadiste, en constituent les moyens tactiques.

L'islam djihadiste est aujourd'hui la seule religiosité majeure qui prône la violence sacrée et la victimisation volontaire (2). C'est, en effet, comme martyrs que les jeunes djihadistes se dévouent à la cause sacrée et qu'ils infligent la mort. C'est comme victime élue entre tous de la société occidentale que le jeune djihadiste s'annonce. Le rapport est avéré, note le sociologue, entre le djihadisme et le sentiment de l'exclusion sociale (3). C'est comme défenseurs de la communauté opprimée et agressée de l'Oumma qu'ils se dressent. Ils optent pour le sacrifice suprême.



La tuerie djihadiste se veut meurtre sacré, acte sacrificiel. C'est là ce que prône le discours théologique de l'islam djihadiste, ce que confirme aussi le choix de ses cibles, ce que met en scène encore sa propagande. Il n'est que de rappeler la vidéo, qui a fait le tour du monde en 2014 en forme d'exaltation, de l'égorgement des 21 coptes égyptiens sur le bord de mer libyen (4). L'évocation rituelle est au premier plan. La scénographie filmée de l'égorgement n'a pas d'autre signification. L'allusion est claire au sacrifice abrahamique, paradigme de « la soumission totale au Dieu unique » et aussi de « la religion de l'épée dont la lame est pour toujours sur la gorge des mécréants » (5).

Dans les attentats-suicides, qui constituent l'autre forme majeure de la tuerie djihadiste, c'est le héros-martyr qui s'offre directement comme objet du sacrifice à la Cause sacrée. Mais c'est toujours comme pur instrument du commandement sacré de tuer que le héros-martyr se commet à tuer. C'est même comme déjà mort lui-même qu'il se voue à tuer. Par cette mort glorieuse qui a valeur de consécration, soit d'extraction de sa condition profane, voire de profané, il rachète son existence infâmante d'élément de « la population surnuméraire de la société (Hannah Arendt) » (6). Dans l'institution discursive que constitue le rituel sacrificiel, un objet est prélevé de la sphère des échanges humains pour être offert au dieu, c'est-à-dire affecté

à son service, entendons à sa jouissance. C'est ce que réalise sa destruction (7). Marcel Mauss y voit l'acte essentiel du sacrifice (8). Dans la mort, le combattant djihadiste se constitue en objet sublime rendu propre à la jouissance divine.

Mais, dans le massacre auquel il se livre, c'est encore un autre objet qu'il offre à la jouissance de la divinité. C'est l'objet odieux : l'objet impur. Il a nom l'apostat et l'hérétique musulman, l'idolâtre et l'impie occidental. Dieu jouit aussi de ces victimes immondes. À vrai dire c'est leur jouissance immonde d'impie qui lui est comme telle donnée en offrande. C'est ici que la jouissance de Dieu s'avère totalitaire : elle se nourrit de tous les objets, nobles et ignobles. C'est sans doute là, peut-on présumer, que résiderait le ressort de la fascination qu'exerce la Cause sacrée sur les candidats au djihad : soit de rencontrer l'absolu d'une jouissance qui absorberait l'être de l'univers. Le vertige de l'annihilation dans l'Autre divin éprouvé par le djihadiste au titre de réaliser lui-même l'objet de sa jouissance s'enregistrerait chez le sujet comme phénomène de corps. Autant dire que, dans sa posture de sacrificateur et de martyr, ce dont jouit le djihadiste, c'est de la jouissance divine elle-même, c'est de Dieu lui-même. De là, la récurrence systématique de la thématique du « Paradis » comme finalité de son action dans le récit épique que le radicalisé veut bien en donner.



Le djihadiste se voue à être l'instrument du commandement divin, commandement absolu et totalitaire. Le lien social auquel il se dédie est le lien religieux, soumis strictement aux prescriptions littérales de la charia. Cette soumission à la Loi, à sa lettre seule puisque la loi au sens du fondamentalisme djihadiste n'admet de lecture que littérale à l'exclusion de toute interprétation, implique à son horizon immédiat – Lacan l'enseigne –, « le sacrifice [...] de tout ce qui est l'objet de l'amour dans sa tendresse humaine », c'est-à-dire à proprement parler son meurtre (9). Les tueries djihadistes, mais aussi les déprédations auxquelles ils se livrent sur les œuvres d'art de la civilisation, s'autorisent de la soumission totale à la volonté de Dieu, à sa loi telle que le Coran et les textes secondaires de la Tradition (les *hadiths*) l'édicent.

Cette volonté de sacrifice doit être dite volonté de jouissance. Ce qui est joui dans ce littéralisme de la loi qui abolit le sujet, c'est un objet pulsionnel : la voix de Dieu. C'est elle qui vocifère dans le cri emblématique du tueur djihadiste « Allah akbar ! » lancé dans le parachèvement de son acte. Ici, il n'est pas question de la foi du croyant. Il est question du commandement qui doit être obéi du fait seul d'être commandement, c'est-à-dire du fait d'être écrit, de se réduire à la lettre. La lettre, précisément dans sa mutité scripturaire, indexe donc

l'instance de la voix : de la voix qui enjoint, qui tonne, qui menace, qui terrorise et qui anéantit. C'est la voix du Dieu de l'islam djihadiste et de sa jouissance sacrée : celle qui demande la soumission totale et ordonne le sacrifice universel, celle qui se jouit dans la tuerie. C'est celle précisément de l'ultra-violence comme *plus-de-jouir* récupéré dans la cruauté.

Ce texte est une version réduite de l'intervention de Réginald Blanchet au Congrès de l'EuroFédération de psychanalyse qui s'est tenu les 4 et 5 juillet 2015 à Bruxelles.

1 : Khosrokhavar F., *Radicalisation*, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, Paris, novembre 2014, p. 47.

2 : *Ibid.*, p. 149.

3 : *Ibid.*, p. 25. Il y va là de la culture d'un sentiment intense de victimisation au fondement des mobiles de l'engagement djihadiste.

4 : Ibish H., « The ISIS Theater of cruelty », *The New York Times*, 18 février 2015.

5 : Déclarations de Abou Moussab al Zarqaoui alors dirigeant de Al Qaïda, au moment de commenter l'égorgement du journaliste américain Daniel Pearl en 2002 au Pakistan (le premier à être filmé et diffusé sur internet), citées dans « Égorger pour nier l'humanité et semer la terreur », *L'Orient Le Jour*, 17 novembre 2014.

6 : Ogilvie B., « *L'homme jetable* », Éd. Amsterdam, Paris, 2012, p. 133.

7 : Hubert H. & Mauss M., « Essai sur la nature et la fonction du sacrifice » (1899), in Marcel Mauss, *Les fonctions sociales du sacré. Œuvres I*, Paris, Éd. de Minuit, p. 237.

8 : *Ibid.*, p. 203-204 : Consacrer un objet à la divinité, c'est le sacrifier, c'est-à-dire le détruire. « L'objet ainsi détruit est la victime », et le sacrifice, l'acte de sa destruction.

9 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p. 247.

Le S1 à l'envers de la carte bancaire

par Marina Frangiadaki



La semaine dernière, au parlement européen, Tsipras, le premier ministre grec, a clôturé son discours en citant *Antigone* de Sophocle, qui « nous a appris qu'il y a des heures où la loi suprême qui l'emporte sur celle des hommes est celle du droit, de la justice des hommes » (1). Il s'agit sûrement d'un exemple supplémentaire de sa « malice », selon l'expression si juste de Jacques-Alain Miller, à utiliser dans ce cas-là les semblants. Mais cela ne révèle-t-il pas également la confrontation de deux discours au parlement européen, qui devient de plus en plus le lieu d'expression d'un seul discours, celui d'un capitalisme sauvage ?

Le même jour, Manolis Glezos, doyen des eurodéputés grecs, s'est adressé au président du parlement européen, Martin Schulz, en citant *Les suppliantes* d'Euripide : « Πρῶτον μὲν ἦρξω τοῦ λόγου ψευδῶς, ζένε, ζητῶν τύραννον ἐνθάδ'· οὐ γὰρ ἄρχεται ἐνὸς πρὸς ἀνδρὸς ἀλλ' ἐλευθέρα πόλις. δῆμος δ' ἀνάσσει διαδοχαῖσιν ἐν μέρει ἐνιαυσίαισιν, οὐχὶ τῷ πλούτῳ διδοῦς τὸ πλεῖστον ἀλλὰ χῶ πένης ἔχων ἴσον », « Étranger, tu as débuté par une erreur, en cherchant un tyran dans ces lieux. Cette ville ne dépend pas d'un seul homme, elle est libre ; le peuple y commande à son tour, et les magistrats s'y renouvellent tous les ans ; la prépondérance n'y appartient pas à la richesse, et le pauvre y possède des droits égaux » (2).

Et il a continué avec une citation de Saint Thomas d'Aquin : « *Timeo hominem unius libri* », « Je crains l'homme d'un seul livre ». Manolis Glezos n'est pas n'importe quel politicien. C'est un résistant de longue date. Il était l'un des deux jeunes qui a pu, pendant l'occupation allemande en Grèce, monter par un tunnel secret sur l'Acropole pour faire descendre le drapeau nazi et le remplacer par le drapeau grec. Très jeune alors, il a déjà été une Antigone moderne prête à mourir « pour la justice des hommes ». Actuellement, du haut de ses 93 ans, dans un style qui peut sembler naïf, il dénonce la rupture de l'Europe des technocrates avec ledit « esprit européen » basé sur l'Esprit des Lumières, de la démocratie et de la République. L'« un seul livre » de l'Europe n'est-il pas actuellement celui des finances ? Les Français le savent trop bien, le grec ancien et le latin n'ont plus de place dans l'enseignement moderne.

Dans un style bien différent, un autre politicien grec, Theodorakis (il ne s'agit pas de Mikis Theodorakis le célèbre compositeur engagé, mais de Stavros Theodorakis, jeune journaliste propulsé sur la scène politique, qui a créé un parti politique accusé d'être financé par des oligarques) a déclaré dans une interview donnée la semaine dernière au *Corriere de la Sera* : « avec les banques fermées, on a privé les grecs de leur identité. Ta carte bancaire, c'est ton identité » (3).

Nous nous trouvons à l'envers du S1 en tant que « carte de visite » (4) avec laquelle le sujet circule dans le monde dont Lacan parle dans son Séminaire XVII. Jacques Lacan nous enseigne que le discours analytique donne toute sa dignité au S1.

À ce titre, un article dans un journal grec sur l'équipe de foot des SDF grecs a attiré mon attention. L'existence des SDF (« sans domicile fixe ») en Grèce est un phénomène relativement nouveau, produit de la crise et du déclin des réseaux familiaux. M., la seule femme de cette équipe de foot déclarait : « cette équipe est une occasion pour moi. À 11 ans, l'institut m'a interdit de jouer au foot. Pendant des années j'ai essayé de devenir comme les autres filles, de m'intéresser aux belles coiffures et au vernis à ongles, de m'habiller d'une façon féminine. Ici tout le monde m'accepte comme je suis. Je suis M., j'aime le foot et je joue comme *center-back* [arrière central] ». Ce sujet n'a sûrement pas de carte bancaire, mais elle utilise ses S1 afin de soutenir sa propre solution symptomatique.

Actuellement, et plus que jamais en Grèce, ça vaut la peine de parier sur les S1 et pas sur sa carte bancaire.

1 : <http://blogs.mediapart.fr/blog/brudes/140715/tsipras-en-antigone>
& <http://www.breitbart.com/national-security/2015/07/09/world-view-greeces-alexis-tsipras-compares-himself-to-the-tragic-antigone/>

2 : <http://syriaza-fr.org/2015/07/07/le-logos-de-manolis-glezos-au-parlement-europeen-face-aux-outrages-de-martin-schulz/>

3 : « Ora, con le banche chiuse, è come se avessimo privato i greci delle loro carte d'identità. La tua carta di credito è il tuo documento. Senza carta di credito non scarichi neanche una App gratis. È una sorta di privazione di diritti umani moderni »

http://archiviostorico.corriere.it/2015/luglio/08/usciamo_dall_Europa_addio_democrazia_co_0_20150708_c7faf148-2533-11e5-8aa7-45894c0c4ec4.shtml

4 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 209.

COURRIER

Fouzia Liget écrit à *Lacan Quotidien* :

"Je souhaite attirer votre attention sur l'article d'Antonio Di Ciaccia, "Sur la radicalisation", paru dans [Lacan Quotidien n° 527](#).

J'ai été choquée de lire le passage suivant : "Et d'autre part, les musulmans vivant en Occident se tournent toujours plus vers ces idéaux (...)".

Il me semble, ici, qu'Antonio Di Ciaccia fait un amalgame dangereux entre les musulmans (cette généralité me choque. On sait combien les généralités sont dangereuses et fausses) et les jeunes occidentaux qui se tournent vers le phénomène du djihadisme. Il a été rappelé lors de la table ronde à laquelle Di Ciaccia fait référence que la majorité des jeunes qui se tournent vers ces idéaux sont des jeunes entre 16 et 21 ans, nés en France, majoritairement convertis et sans aucune connaissance religieuse. De purs produits de l'Occident donc. C'est pourquoi cette formule, "Les musulmans vivant en Occident..." ne convient pas. J'ai envoyé un mail à Antonio Di Ciaccia pour lui faire part de mon étonnement. À suivre.



Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directrice de la rédaction [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

directrice de la publication [eve miller-rose](#) eve.navarin@gmail.com

conseiller [jacques-alain miller](#)

▪ comité de lecture

[pierre-gilles gueguen](#), [catherine lazarus-matet](#), [jacques-alain miller](#), [eve miller-rose](#), [eric zuliani](#)

▪ équipe

édition [cécile favreau](#), [luc garcia](#)

diffusion [éric zuliani](#)

designers [viktor&william francboizel](#) ywfcz1@gmail.com

technique [mark francboizel & olivier ripoll](#)

médiateur [patachón valdès](#) patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : [éric zuliani](#)

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : [gil caroz](#)

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : [oscar ventura](#)

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : [Florencia Shanahan](#) et [Anne Béraud](#)

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : [patricia badari](#) ▫ traduction lacan quotidien au brésil : [maria do carmo dias batista](#)

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI](#).

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail ([catherine lazarus-matet](mailto:catherine.lazarus-matet@wanadoo.fr) clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN

ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.